

## UNE SEMAINE DANS LA VIE

Rebecca Ruiz, 32 ans, criminologue, députée socialiste au Grand Conseil vaudois et prochainement conseillère nationale, a lu un livre qui a changé le cours de sa vie.



So nah, so fremd—diesen Monat lassen wir hier vier Romands über ihr Leben erzählen.

«J'ai dévoré ce livre en une semaine. C'était en 1992, j'avais dix ans.

Je passais quinze jours dans l'appartement de mon oncle et ma tante à Brügg, près de Bienne. Comme mes parents travaillaient, j'allais là-bas durant les vacances scolaires d'octobre et de février. Mon père et ma mère sont tous les deux Espagnols, alors ils gardaient leurs jours de congé pour partir en Andalousie chaque été. Pour moi, c'était très amusant d'aller voir mes deux cousins dans ce petit village suisse-allemand. Comme j'ai baigné dans une culture espagnole et vaudoise, là-bas j'ai découvert encore un autre monde. Parce que ce n'était pas citadin comme Lausanne, mais aussi pour ces petits riens que je percevais avec mes yeux d'enfant. Il y avait les horaires précoces des repas. Je me souviens aussi de toutes ces chaussures empilées sur les paliers de l'immeuble. Aujourd'hui, ça se fait aussi chez nous, mais quand j'étais petite ça m'a marquée.

Bref, durant ces vacances, on est allé avec mes deux cousins à la bibliothèque. Je lisais déjà beaucoup à cette époque. Je connaissais Agatha Christie car j'avais vu un film tiré d'un de ses romans *Mort sur le Nil*. Je l'avais adoré, alors j'ai décidé d'emprunter *Dix petits nègres*. Je me souviens que je le lisais le soir avant de m'endormir, j'avais très peur. Mais j'étais aussi fascinée par l'intrigue. C'était un huis-clos où les personnages disparaissaient les uns après les autres. Ce livre a nourri ma passion pour la littérature policière. Entre dix et douze ans, j'ai lu quasiment tous les Agatha Christie. Depuis ce moment-là, j'ai été fascinée par ce monde à part, celui des enquêtes policières, celui aussi du côté obscur de la nature humaine.

Alors je me suis mise à faire mes propres enquêtes. Dans mon quartier, avec mes copines. C'était aussi la période de l'affaire du Temple solaire, j'étais totalement captivée par cette histoire. C'est comme ça que j'ai décidé de devenir criminologue. Les gens me regardaient bizarrement quand je disais cela, ils se demandaient pourquoi une gamine voulait se lancer dans ce domaine. Mais pour moi, c'était évident.

En parallèle, mon histoire familiale, comme la mienne, celle d'une jeune Lausannoise binationale, ont tracé ma route vers mon engagement politique. Ma mère avait quitté Madrid lorsqu'elle avait 16 ans. Ses parents venaient chercher du travail en Suisse, ils

fuyaient aussi leur pays car ils étaient communistes, et que la vie était impossible sous Franco. Elle m'a souvent parlé de cette période difficile, et paradoxalement de ce déchirement de quitter sa ville. Ici, elle a travaillé dans des usines, puis dans une bijouterie à Lausanne.

Mon père, lui, a quitté l'Andalousie pour étudier la théologie en Suisse. Là-bas, il était au séminaire pour devenir curé, puis il s'est converti au protestantisme, et il a dû fuir son village. Mes parents étaient tous deux engagés au Parti socialiste espagnol. Chez nous, il y avait toujours des gens de passage, ils parlaient de leur combat. J'ai baigné là-dedans. Mon père aidait aussi les émigrés qui arrivaient massivement dans le canton de Vaud.

C'était ma toile de fond. Et puis il y a eu mes expériences. Jusqu'à l'âge de dix ans, il n'y avait que trois Suisses dans ma classe. Les autres étaient Italiens, Portugais ou Espagnols. Mais lorsque je suis allée au gymnase, nous n'étions plus que deux d'origine étrangère. Cela m'a marquée et m'a donné des arguments pour me battre pour l'égalité des chances.

J'ai décidé d'étudier les Sciences sociales, avant d'intégrer l'Institut de criminologie de Lausanne. Et là, j'ai vraiment pris conscience de la nécessité de s'engager. Alors j'ai commencé la politique. Conseillère communale en 2006, puis présidente du Parti socialiste lausannois en 2008. Durant mes études, j'ai cherché à comprendre les phénomènes qui mènent des personnes à faire les mauvais choix. La criminologie a renforcé ma conviction qu'il était possible d'éviter à certains de basculer dans la criminalité. Quand je visite les prisons vaudoises, seuls deux détenus sur cinquante environ ont un diplôme. Ce n'est pas une excuse, mais une explication. Et oui, il n'y a pas beaucoup de Suisses. Mais je me battrai toujours contre les amalgames entre étrangers et criminels.»

Texte PASCALE BURNIER  
Photo ANOUSH ABRAR

Deutsche Übersetzung auf [blog.dasmagazin.ch](http://blog.dasmagazin.ch)

